

Nature et fondements de l'éducation militaire

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **88 (1943)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342190>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Nature et fondements de l'éducation militaire

Au moment où les matériels aériens et blindés et les appareils de transmission de toutes sortes s'égalent dans le camp des Alliés aux armes modernes de la *Wehrmacht*, la valeur morale et intellectuelle des combattants reprend toute sa valeur. Telle est la leçon des événements d'aujourd'hui que les grands chocs des années 1939, 1940 et 1941 avaient quelque peu reléguée dans l'ombre. Que les deux divisions de réserve de type B qui formaient la gauche de la 2^e armée française dans la boucle de Sedan aient été rompues dans la soirée du 13 mai 1940 par l'attaque du 19^e C.A. blindé du général Guderian, la chose ne tient pas du miracle. Dépourvues de moyens antichars et antiaériens, les malheureuses troupes du général Huntziger n'ont pas tenu contre le choc de 1500 chars d'assaut, auxquels quatre heures de bombardement par *Stukas* avaient frayé la voie. Eussent-ils été autant de Bayard et de Du Guesclin, que les soldats de la 35^e et de la 71^e divisions n'en eussent pas été plus capables de changer le cours du destin.

Mais aujourd'hui que les chars type *Churchill*, *General Grant* ou *Klim Vorochilov* luttent à armes égales avec le redoutable *Mark IV* des divisions blindées allemandes, aujourd'hui que les *Stormoviks*

et les *Mosquitos* s'opposent en nombre suffisant aux célèbres *Stukas*, que le *gunhow* britannique, ainsi que l'excellent canon russe de 7,62 cm., répondent coup par coup à l'obusier de 10,5 cm. et au redoutable canon de D.C.A. de 8,8 cm., au moment où les armes antichars anglaises, américaines et soviétiques paraissent atteindre l'efficacité des PAK de la *Wehrmacht*, le tableau change. C'est de nouveau l'homme qui s'oppose à l'homme sur le champ de bataille de toute la tension de sa volonté et de son abnégation. L'égalisation des matériels fera de plus en plus dépendre la victoire de la supériorité physique, morale et intellectuelle de la troupe et des cadres.

On remarquera, au reste, que jamais les Allemands, au cours de cette guerre, n'ont aveuglément soutenu les thèses matérialistes qui se sont fait jour en France et chez nous, après l'armistice du 25 juin 1940. Toujours, sans méconnaître l'incontestable supériorité de leurs engins, ils ont attribué leurs victoires à la supériorité de leur commandement et de leurs combattants, et tout donne à penser que l'histoire ratifiera ce jugement. Ceci revient à souligner une fois de plus toute l'importance primordiale de l'éducation et de l'instruction du soldat. Vivifiées par un ardent esprit national et par une rigueur intellectuelle inflexible, de bonnes méthodes nous donneront un combattant égal à tout ce que l'Europe connaît de plus brave et de plus aguerri ; autrement de nos écoles ne sortiront que des « militaires »...

Il faut ici proclamer hardiment que la prétendue « expérience de la guerre » sur le défaut de laquelle certains se fondent pour expliquer les échecs et les malheurs de ceux-ci ou de ceux-là, ne doit pas être opposée à l'effort d'une nation qui se crée une armée. Car, enfin, de quelle expérience de la guerre jouissaient les soldats, les sous-officiers et les officiers subalternes de la *Wehrmacht*, le 2 septembre 1939 ? Les Hoth, les Hœppner, les Kleist, les Guderian, les Rommel qui ont rempli le monde du bruit de leurs exploits n'avaient jamais eu l'occasion, durant la guerre de 1914 à 1918, de conduire au feu un seul bataillon cuirassé. La méditation personnelle, de nombreux exercices sur la carte, les expériences de quatre ans de manœuvres du temps de paix, voilà tout le bagage qu'ils emportaient dans leurs cantines, en franchissant, dans leurs *Kommandowagen*, la frontière germano-polonaise. A ce propos, le maréchal Foch remarquait lui-même, en 1909, que la bataille de Sadowa, le 3 juillet 1866, opposait au général Benedek, fort de ses beaux états de service d'Italie et de Hongrie, le général von Moltke, dont l'expérience de la guerre se réduisait à la promenade militaire de la guerre des Duchés, et à la défaite de Nézib (1840) alors qu'il cherchait à inculquer à l'armée

ottomane les principes de la tactique de son temps. Enfin, pour en revenir à un exemple plus actuel, ce n'est certes pas à l'expérience de Dunkerque que le général Montgomery, ancien commandant de la 3^e division de la B.E.F., doit sa mémorable victoire d'El Alamein, sur le chef le plus redouté de l'armée allemande.

Ceci revient à dire que dès le temps de paix un peuple est parfaitement capable de se forger un instrument de combat, apte à la guerre. Et cette question est d'autant plus essentielle pour nous que la petitesse de notre territoire, la modicité de nos moyens et notre situation géographique ne nous offriront pas le loisir d'acquérir une très longue expérience guerrière. Toute erreur de direction, tout relâchement dans la formation militaire de notre nation risquent donc de nous être fatals, au lieu que la puissance de notre nature et de nos traditions séculaires prêteront à notre armée, si nous prenons la peine de bien l'instruire, une force de résistance quasiment invincible.

Aussi bien saisissons-nous avec joie l'occasion que nous offre l'amabilité du colonel divisionnaire Probst, chef d'arme de l'infanterie, de présenter aux lecteurs de cette revue un extrait de ses *Directives sur l'instruction dans les Ecoles et les Cours*, dont l'édition française va paraître incessamment. Nous nous bornerons ici à l'introduction qu'il a consacrée à la nature et aux fondements de l'éducation militaire. Il serait malséant de notre part d'exprimer un jugement à propos de ces pages. Nos lecteurs constateront eux-mêmes et sans nul besoin d'aucun commentaire, combien ces nouvelles directives serrent de près la réalité de la guerre et de l'armée, combien elles mettent l'accent sur l'immense question de la formation intellectuelle et morale du futur combattant, et comment, ce faisant, elles rejoignent l'évolution de l'expérience qui se déroule présentement sous nos yeux. Que si, sans délai, notre armée se modèle sur les principes qui s'y trouvent exprimés, et rien ne nous autorise à en douter, elle aura franchi le carrefour et pris la bonne direction. Le colonel divisionnaire Probst nous rappelle, en effet, en termes excellents que tout se ramène finalement à des questions d'esprit et de caractère et que toutes les armées du monde reposent en définitive sur la volonté de vivre d'une nation saine.

Major ED. BAUER.

Tout ce que représentent pour nous les mots de patrie, de liberté, d'indépendance, serait remis en question, si nous ne disposions pas en même temps de la force nécessaire pour

défendre ces réalités contre l'étranger. Telle est la mission de l'armée, communauté où s'expriment les devoirs les plus sacrés et les plus impérieux de l'Etat. Mais chaque devoir doit reposer sur un principe fondamental. Tel est aussi le cas du devoir militaire qui trouve sa réalisation dans la défense nationale et dans l'armée.

A cet égard, rien ne serait plus faux que de placer le point de départ de cette éducation au début du premier service militaire, c'est-à-dire à l'école de recrues. Cette formation doit commencer au foyer familial. C'est là qu'on peut inculquer à l'enfant les principes qui le régiront plus tard dans sa conduite et dans sa conception de l'existence. C'est là qu'on peut éveiller et stimuler sa volonté de consacrer sa vie à une œuvre de valeur. Toutefois, durant cette première période de développement et d'éducation, il ne s'agit nullement de chercher à préparer l'enfant, d'une manière particulière, au futur service militaire qu'il devra plus tard accomplir dans l'armée. L'essentiel, c'est qu'on vise à une éducation solide et prévoyante et à la formation physique et spirituelle d'un homme sain ; c'est que l'on fasse comprendre à l'adolescent que la vie, dans la profession qu'il aura choisie, signifiera toujours travail et abnégation, que chaque situation personnelle constitue la partie d'un tout, et que la communauté ne peut être améliorée ou renforcée que moyennant le meilleur dévouement de chacun de ses membres, quelle que soit la position qu'il occupe.

Pour être obtenu, ce résultat exige que l'enfant soit placé dans une petite communauté, correspondant au degré de son développement, et dans laquelle on réclamera de lui adaptation, soumission, discipline et respect d'autrui. On le formera de cette manière et par étapes successives, à la conception de ses devoirs particuliers, ainsi qu'au sentiment fortement marqué de sa responsabilité. Une pareille éducation qui vise à l'obéissance et à la responsabilité et non pas à une indépendance sans limite, à l'énergie et au sens du devoir, plutôt qu'à la mollesse et à la recherche du plaisir, fournit les meilleures

garanties, non seulement en vue d'une future existence saine et honorable, mais aussi en vue des devoirs et des responsabilités que le futur citoyen et le futur soldat devront remplir et assumer, pour participer à la communauté nationale et à l'Armée.

Le service militaire intervient plus tard, comme un élément nouveau et nettement distinct de l'éducation et de l'instruction civiles. Dans l'armée, l'essentiel consiste dans l'assimilation sans réserve de l'individu à la communauté, dans l'obéissance et dans l'exécution inconditionnelle des ordres reçus. Sur le fronton de l'édifice militaire est gravée la devise : « Aidons-nous les uns les autres », et la réalisation totale de cette maxime de solidarité constitue le couronnement dans le service militaire, de toute l'éducation donnée préalablement. L'Armée devient ainsi la haute école de la nation, dans laquelle toutes les vertus peuvent trouver leur essor le plus parfait. Certes, cette école comporte le sacrifice de nombreuses commodités et libertés personnelles, mais c'est précisément cette abnégation qui lui donne toute sa valeur. Que si l'éducation civile et l'éducation militaire se complètent mutuellement dans cet esprit, alors, mais alors seulement, nous posséderons l'assurance que notre peuple et son armée forment un seul faisceau d'énergies nationales.

Comme partout ailleurs, on trouve chez nous des êtres indifférents, amis de leurs aises, égoïstes et étourdis. Il s'en trouve beaucoup, soit dans la vie civile, soit même sous l'uniforme, qui par méconnaissance de la vertu du soldat, sabotent consciemment ou inconsciemment, la ferme et rude éducation militaire. Ils ne voient pas dans le soldat, l'homme capable de faire le sacrifice de sa personne à l'heure de la décision, mais le citoyen, arraché au cercle ordinaire de son existence, et que l'on doit plaindre en raison des dures exigences du service. Ils ne se rendent pas compte qu'une pareille pitié équivaut à un outrage, et que seuls sont à plaindre les membres de notre armée qui ne se montrent pas dignes d'elle, dans toutes les

circonstances. Ces gens, de même que le soldat négligent qui se laisse aller dans sa tenue et dans sa conduite, méritent, de temps en temps d'être rappelés à l'ordre sur un ton ferme et résolu.

Il serait grave que notre peuple méconnût la nécessité de ces principes et de la préparation de notre jeunesse en vue de son devoir national, ou encore s'il les considérait comme les prétentions arbitraires d'une conception militaire périmée et comme une insupportable ingérence de l'armée dans la vie civile. Partout où pareille conception pourrait se faire jour, il faudrait s'y opposer, comme à une utopie qui ne tient nul compte de la réalité et de ses exigences. Car ce ne serait pas la première fois que l'indifférence et l'erreur causant la décadence intérieure, conduiraient à une catastrophe extérieure. Qui veut la fin, veut les moyens, c'est-à-dire les moyens qui tendent à cette fin, et plus le but est élevé, plus les moyens mis en œuvre devront être énergiques.

La préparation d'un peuple et d'une armée à leur devoir le plus élevé que l'on placera dans la défense de la Patrie, réclame non seulement un commandement énergique et prévoyant, mais encore une éducation et une instruction civiles et militaires, fermes et conscientes de leur mission. Défaitisme et égoïsme fleurissent sur le même terrain et conduisent tous deux à ruiner cet équilibre spirituel qu'il est du devoir de chacun de conserver précieusement. En cela, les « si » et les « mais » ne sont d'aucun secours, ni les prétextes de toutes sortes. Seule est utile à l'armée, une claire conscience de l'indispensable nécessité de la défense nationale.

Une des caractéristiques de l'armée de milice, que l'on considérera comme plus importante que beaucoup de différences extérieures plus apparentes, c'est que l'instructeur et le chef militaire forment une seule et même personne, et que l'autorité du futur conducteur d'hommes prend naissance avec ses devoirs particuliers d'éducateur. Il en est ainsi à l'école de recrues, aussi bien pour le caporal frais émoulu que pour le

jeune lieutenant et pour le premier-lieutenant prévu comme commandant d'unité. On trouve là un champ d'activité bien distinct des devoirs particuliers et habituels du commandement, et qui doit être régi selon des principes qui lui sont propres. Connaître et pratiquer ces principes d'éducation, les mettre en valeur à chaque échelon, en faire rayonner le caractère moral et national, telle est la tâche élevée et riche en responsabilités de tout éducateur militaire ou de tout futur chef.

Le sérieux de cette tâche réclame de l'éducateur militaire un esprit d'abnégation enthousiaste et d'inlassable patience. Il faut qu'il sache que le chemin qui mène à un but aussi élevé se subdivise en plusieurs étapes, qui, pour être franchies, exigeront de lui la mise en œuvre de toutes ses forces. Elle demande aussi un esprit d'exigence qui ne cède pas au découragement et qui fasse valoir avec énergie son intervention, partout où se manifesteraient l'indifférence, la paresse ou la mauvaise volonté.

Les Ecoles de recrues, de sous-officiers et d'officiers sont la source d'où découle l'aptitude à la guerre de notre armée. C'est là qu'on pose les fondements sur lesquels s'appuient toutes les autres écoles et services dans la troupe. Elles constituent en même temps le passage qui conduit de l'adolescence insouciant et peu chargée de devoirs, à la période lourde de responsabilités, où pénètre celui qui va devenir un homme et un soldat.

L'instruction de l'homme à son métier militaire, poussée jusqu'à la perfection de la technique et de la conduite, et *l'éducation* qui fera de lui un être capable de sentir, de penser et d'agir d'une manière virile, digne d'un soldat et consciente de ses responsabilités, tels sont les deux facteurs fondamentaux dont la juste appréciation déterminera tout l'essentiel du but et des méthodes de ces écoles primordiales. On commettrait, en effet, la plus grossière erreur en admettant qu'elles se seraient acquittées de leur haute mission, si elles se contentaient d'inculquer à la recrue, au sous-officier et à l'officier, les

seuls éléments matériels et techniques du métier militaire. Cette méconnaissance des vrais éléments du problème apparaîtra comme plus désastreuse encore, si l'on songe que tous les futurs commandants, jusqu'aux grades les plus élevés, ont à passer par ces écoles qui constituent les premières étapes de leur carrière d'officier. Celui qui, durant cette période de son développement, c'est-à-dire à l'âge de la plus facile assimilation et des plus grandes possibilités d'enthousiasme pour une idée, n'a pas appris et éprouvé ce que signifient véritablement l'obéissance et la discipline ; celui qui, à la lumière de l'exemple de sa propre expérience, n'a pas compris la différence qui existe entre l'apparence et la réalité ; celui qui surtout ne se rend pas compte de ce que postule le fait de penser, de sentir et d'agir en soldat, cet homme confondra toujours la forme extérieure et sa signification profonde, et passera toujours à côté de l'essentiel. Quels que soient les services qu'il accomplira par la suite, les vraies bases ne cesseront de lui faire défaut. C'est sur ce point que s'établit la discrimination entre les esprits. Celui qui possède une bonne éducation et une solide instruction distinguera toujours le sens profond du travail qui lui est commandé ; celui qui n'en a pas bénéficié, s'arrêtera toujours à son aspect superficiel.

L'éducation de la troupe est un art, et la pratique de tout art réclame un certain don naturel, de l'enthousiasme et de la probité. Tout revient, en définitive à ces qualités primordiales, et non pas à telle ou telle méthode. A cet égard, comme dans toutes les questions d'éducation en général, celui qui pose en premier lieu les questions de méthode, et qui s'imagine que celle-ci ou celle-là doit être tenue pour plus parfaite et pour infaillible, prouve par là même qu'il n'a pas pénétré très profond à l'intérieur du problème.

Aucune de ces prétendues méthodes d'éducation n'est, au reste, garantie contre l'erreur et le malentendu, et le meilleur pédagogue est lui aussi une créature de son époque, qui doit façonner ses critères d'après ce qui a été fait avant lui, ou

d'après ce qui se fait autour de lui. Mais par rapport au médiocre, la grande supériorité d'un bon éducateur s'affirme en ceci, qu'affranchi de tout préjugé et sévère envers lui-même, il éprouve ses propres conceptions à la norme de l'expérience, qu'il les maintient, les abandonne ou les modifie, dans un effort quotidien en vue d'un meilleur rendement de son activité. C'est ainsi qu'il parvient à trouver la juste mesure et à imposer des exigences qui, tout en demeurant accessibles à tous, n'en demeurent pas moins attachées à l'essentiel. De la sorte, son jugement deviendra, lui aussi, compréhensif et mesuré, car il aura appris à estimer les possibilités et les limites de toute activité pédagogique. Aussi bien son influence sera-t-elle plus durable que celle du médiocre dont les succès ne seront qu'exceptionnels et le plus souvent étroitement cantonnés au domaine restreint du métier. L'instructeur prévoyant n'aura, enfin, aucune peine à se laisser gagner par la nécessité de l'innovation au lieu que l'esprit étroit oppose une résistance butée à toute nouveauté, ou finit, dans le meilleur cas, par se déclarer dépassé.

L'unité de doctrine garantit une sûre efficacité à toute éducation et instruction militaires. On ne confondra pas, cependant, cette notion avec une uniformité extérieure qui n'est qu'une auxiliaire dans ce domaine. Nous entendons par unité de doctrine une manière unanime d'envisager les problèmes essentiels, afin de résoudre, tout d'abord, la question du but qu'il s'agit d'atteindre, et ensuite celle des méthodes qui conduisent à ce but. Cette unité de doctrine suffit à créer la confiance du haut en bas de l'échelle hiérarchique, aussi bien que de bas en haut ; elle assure la *ténacité* et l'*ardeur* du travail.

Le succès de toute éducation militaire est, d'autre part, assuré avec certitude quand celle-ci emploie le langage éclatant et irréfutable de l'exemple. Le jeune homme parvenu à l'âge adulte ne veut plus d'un maître qui lui débite une leçon, il réclame un éducateur dont la vie soit un exemple devant ses

yeux. Ce n'est que dans la mesure où l'on constitue cet exemple, que l'on est véritablement un éducateur de soldats. La tâche commence donc par l'instructeur lui-même, et tout progrès qu'il accomplit dans le domaine de sa propre personnalité, se traduit inmanquablement par une amélioration des succès de son instruction. S'affranchir de toute préoccupation personnelle, se libérer de la servitude des soucis et des efforts quotidiens, telles sont les conditions d'une féconde activité pédagogique. C'est en se donnant corps et âme à sa tâche, que l'instructeur militaire acquerra le plus sûrement cette liberté d'esprit, et c'est ainsi seulement qu'il deviendra capable d'une œuvre durable. Dans sa manière d'être, il ne doit pas non plus négliger la valeur de la stabilité et de la continuité ; l'inégalité d'humeur et le manque de méthode compliquent considérablement le travail et sèment l'insécurité et la tension. Il mettra à profit chaque jour et chaque heure, car il sait que son activité se décompose en heures et en minutes et que chacune d'entre elles doit comporter l'achèvement d'un travail déterminé ou la préparation d'une nouvelle tâche. Sa conscience ne doit jamais pouvoir lui reprocher de n'avoir pas tout fait, de ce qui aurait dû être accompli.

L'importance et la signification profonde de son travail demeurent toujours présentes à sa pensée. Il sait, en effet, à quoi vise son œuvre, c'est-à-dire à instruire ceux qui lui sont confiés dans un devoir dont la plus haute réalisation consiste à faire le sacrifice de sa propre existence. La noblesse de cette mission doit le garantir contre toute conception mesquine et le contraindre à se grandir lui-même.

Il ne lui sera pas toujours possible d'atteindre partout le but qui lui est assigné. Cela, du reste, ne tire pas à conséquence. Ce qui importe davantage, c'est qu'il imprime sa marque sur l'essentiel, c'est qu'il place son élève dans un juste point de vue, d'où celui-ci plus tard pourra facilement s'orienter dans la bonne direction. L'instructeur ne se contentera donc pas d'inculquer des connaissances à ses subordonnés, mais, allant

plus loin, il doit les former aux méthodes d'un juste discernement, et leur apprendre à déterminer ce qui est important de leur propre initiative.

Ni l'autorité attachée à la fonction, ni le pouvoir hiérarchique ne sont des facteurs décisifs pour le succès de l'instruction, mais uniquement la personnalité de l'instructeur. La noblesse, la simplicité, la grandeur doivent donner le ton dans tous les domaines. Tel est l'esprit qui doit régner partout. Quant à la pratique de cette éducation, elle doit se fonder sur une mûre réflexion. L'instructeur ne doit pas succomber sous le poids de sa tâche, mais, en chaque occasion, être capable de la dominer librement. Ce n'est qu'à cette condition que son travail sera vivant et proche de la réalité, accessible et compréhensif, suggestif et original. Son œuvre ne trouvera pas sa perfection dans la pure et simple reproduction d'un ensemble d'expériences pratiques, mais bien dans la claire intuition de tous les moyens et de toutes les possibilités de sa mission, et dans sa capacité à résoudre les problèmes, toujours nouveaux dans leur forme, qui se présenteront à son attention. L'activité de l'instructeur militaire s'efforce de discerner et de faire ressortir l'essentiel de l'accidentel ; elle ne consiste pas à se buter, mais bien au contraire à innover constamment, aussi bien réclamera-t-on de lui une large ouverture d'esprit et beaucoup de souplesse intellectuelle. Mais il faut aussi qu'à un esprit froid s'associe un cœur chaud, que beaucoup de patience s'allie à la sévérité de ses exigences, et que s'il ne ménage pas la critique aux fautes, il sache aussi reconnaître le mérite. En tout et partout, ses subordonnés doivent pouvoir reconnaître sa bienveillance, sa compréhension, sa bonté et sa sollicitude. L'instructeur militaire doit savoir qu'il n'a qu'un seul ennemi mortel : l'esprit de petitesse. Ses manières ne comportent ni le fracas, ni l'agitation, mais au contraire une profonde tranquillité, voire même une certaine douceur, qui se communique à son entourage et qui est appréciée de chacun, comme le sont toujours la finesse et la distinction. Son égalité

d'humeur étant à tous ceux qui vivent avec lui son influence bienfaisante et fait sur tout le monde cette impression profonde qui crée la confiance et la sûreté.

Tout instructeur militaire doit se faire une idée approfondie de la signification et des responsabilités de sa fonction. S'il s'égale aux exigences de celle-ci, s'il élève ses connaissances au-dessus de ce que réclame la pratique d'une simple activité professionnelle, son métier revêtira le caractère d'une vocation : *l'instructeur deviendra alors un chef dont l'exemple élèvera la troupe à son niveau.*
